

TEXTE DE LA CONFERENCE DE SYLVIE DELAIGUE-MOINS
A L'OCCASION DU WEEK-END EN BERRY DE L'ASSOCIATION
LES AMIS DE GEORGE SAND
(7 ET 8 MAI 2011)

FRANZ LISZT ET GEORGE SAND

J'ai appris avec plaisir que le programme de la journée comportait une visite de la maison de George Sand au cours de laquelle le séjour de Liszt à Nohant serait évoqué. En effet, lors de visites guidées, ou à l'occasion de conférences, j'ai souvent remarqué que Liszt était trop rapidement cité parmi les hôtes de Nohant. Et, de toute façon, en associant exclusivement son nom à celui de sa maîtresse, la Comtesse d'Agoult.

J'ai donc consacré un ouvrage à F. Liszt et G. Sand, dont le sous-titre *Entre amour et amitié* reprend la façon dont la romancière avait essayé de définir une relation qu'elle sentait, dès l'origine, difficile à cerner.

En reprenant – compte tenu de sept années de décalage dans le temps (G. Sand née en 1804, F. Liszt en 1811) – les grands événements de la vie de l'une et de l'autre, j'ai voulu montrer comment ces deux êtres d'exception avaient souvent suivi le même chemin.

J'ai tenté de mettre en évidence la similitude de leurs goûts, de leur nature, de leurs convictions et, en particulier, cette même générosité envers les faibles et les opprimés.

Qu'on se rappelle l'ardeur de George Sand à défendre Fanchette, cette pauvre orpheline abandonnée par les religieuses et les autorités, son soutien aux poètes ouvriers comme Charles Poncy ou Agricol Perdiguier, ses démarches pour sauver de l'exil ses amis berrichons, en particulier sa lettre du 18 mai 1852 au Prince Louis-Napoléon Bonaparte. Qu'on se rappelle la détermination de Franz Liszt à soutenir la cause des ouvriers de Lyon en lutte pour leurs conditions de travail, cette série de concerts gratuits donnés aux pauvres dans plusieurs capitales d'Europe, sa volonté de faire mieux connaître Berlioz ou Wagner.

Dans une étude parue dans la Revue et Gazette Musicale en 1835, Liszt parlait de « ces hommes d'élite qui semblent choisis par Dieu- même pour rendre témoignage aux plus grands sentiments de l'humanité et en rester les nobles dépositaires. »

Tandis que George au même moment, rompant avec la phase individualiste de sa vie, déclarait que l'artiste devait chasser « son commode indifférentisme » pour aller au peuple, l'instruire et l'élever.

En somme, deux êtres que tout rapprochait, qui avaient été, sans doute à leur insu, faits l'un pour l'autre. Georges Lubin a même supposé que nous pourrions les ajouter à la liste des plus célèbres couples romantiques s'il n'y avait eu entre eux Marie d'Agoult et, un peu plus tard, Frédéric Chopin.

Mais revenons à la réalité et contentons-nous de ce que nous savons de façon certaine.

Nous commencerons par leur première rencontre, un soir d'octobre 1834, dans un de ces immeubles du 6^{ème} arrondissement donnant sur le quai Malaquais.

C'est au cours d'une accalmie avant une nouvelle rupture avec Musset que celui-ci proposa à Franz Liszt de lui faire connaître George Sand. Franz, alors âgé de vingt-trois ans, avait lu, dès leur parution, *Indiana* et *Valentine*, les premiers ouvrages signés George Sand. Il avait surtout trouvé magnifique la *Lettre sur l'Italie*, un récit en forme de rêve qui nous mène dans le sillage d'une barque chargée de musiciens, sur le Grand Canal, au clair de lune de la Venise nocturne.

Puis il avait lu *Lélia* et, depuis, il voyait en George Sand « la femme la plus forte et la plus étonnamment douée. »

Lui-même était un artiste célèbre et *célébré* depuis une dizaine d'années.

Enfant prodige, il avait conquis Paris dès son premier concert public en mars 1824 – il n'avait pas 14 ans – et avait été invité à plusieurs reprises chez son Altesse Royale la duchesse de Berry et chez le duc d'Orléans, futur Louis-Philippe.

Tout s'était passé très vite et il évoquerait un jour, dans ses écrits, l'époque où il fut ... « jeté, pauvre enfant, au sein d'une société brillante qui applaudit au tour de force de celui qu'elle nomme du glorieux et flétrissant stigmaté de « petit prodige ».

En tout cas, avec le succès, l'argent était venu et cela était bien nécessaire ; il lui fallait subvenir aux besoins de sa mère devenue veuve en 1827 – il avait alors 16 ans. Renonçant au prestige des grands concerts, il s'employait à donner des leçons ou à se produire comme virtuose dans les salons du Faubourg Saint-Germain.

Ainsi, pour Franz, une enfance et une adolescence peu comparables à celles de la jeune Aurore Dupin qui, très tôt, avait eu le loisir de se jeter sur tous les ouvrages de la bibliothèque de sa grand-mère, Madame Dupin de Francueil, chargée de l'éducation de l'enfant à la mort accidentelle de son père..

Dès l'âge de 11 ans, elle s'était plongée dans le monde fantastique de *l'Illiade* ou de *La Jérusalem délivrée* du Tasse, puis était passée de Montaigne à Pascal, de Bossuet à Aristote – sans, évidemment, tout assimiler – avant de s'enthousiasmer pour Jean-Jacques Rousseau.

Plus tard, elle rêvera néanmoins d'une année de loisir pour « s'entasser dans la tête tous les chefs-d'oeuvre ». Tout comme Liszt disant avoir « un immense besoin de savoir, de connaître, d'approfondir » avec l'espoir d'arriver « à se décrasser un peu ».

A son fils Maurice, alors interne au Lycée Henri IV, George Sand donnait ce conseil :

« Il faut t'appliquer bien sérieusement à apprendre ta langue Il y a un grand inconvénient à l'apprendre tard (...). Au couvent, on m'apprit l'anglais, l'italien, et on négligea d'examiner si je savais ma langue. Ce ne fut qu'à seize ans, étant à Nohant, ayant honte de si mal écrire en français, je repris moi-même la grammaire. Eh bien je n'ai jamais pu la retenir très bien et souvent je suis embarrassée, et je fais des brioches. »

C'est le même genre de conseil que Liszt adresse à son fils Daniel, alors âgé de quinze ans (3 enfants sont nés de la liaison Liszt/Marie d'Agoult : Blandine, Cosima - future épouse de Wagner - et Daniel, ce dernier mort à 20 ans) :

« On a beau faire et travailler plus tard – il manque toujours un certain fonds – et plus d'une fois encore maintenant je me prends de regret d'avoir négligé les cours que j'aurais à la rigueur pu suivre après la mort de mon père. Mais d'une part je ne connaissais personne qui fût en mesure de me conseiller, et de l'autre j'étais obligé de gagner depuis l'âge de douze ans ma vie et de subvenir à l'existence de mes parents, ce qui nécessitait des études spécialement musicales, qui absorbaient tout mon temps jusqu'à l'âge de 16 ans où je me mis à enseigner le piano et à me produire comme virtuose dans les salons et en public, tant bien que mal. A la vérité je réussis à acquérir une position assez lucrative et à faire une espèce de personnage artistique à réputation. Ce nonobstant, il eut mieux valu pour moi m'appliquer davantage et régulièrement à cultiver mon esprit et à me mettre ainsi à un meilleur niveau de connaissances positives avec des hommes distingués que j'eus l'avantage de fréquenter très jeune et dont plusieurs m'honoraient de leur amitié, ce qui m'a conduit à réfléchir sur plusieurs matières, à suppléer aussi bien que je pouvais, par des lectures attentives, à mon manque d'études régulières et à me distinguer peut-être par là d'autres gens de ma profession, lesquels ne s'avisent

pas de grand chose en dehors de leurs double croches et du pain trop ordinaire de la vie bourgeoise ».

Et il confiait à un ami :

« *Voici 15 jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme deux damnés : Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur ... Ah ! pourvu que je ne devienne pas fou !* »

Dès qu'il était à peu près certain d'avoir pénétré la pensée d'un de ces grands contemporains, il faisait en sorte de le rencontrer, d'aller au besoin sonner à sa porte, pour confronter les idées reçues à celui qui les avait conçues. Ainsi, avec Lamennais, Hugo, Sainte-Beuve ...

C'est donc avec beaucoup d'empressement qu'il avait accepté l'offre de Musset de l'accompagner chez George Sand, quai Malaquais, au n° 19.

Trois pièces dans le bâtiment sur cour, au 3^{ème} étage, donnant sur les jardins alors très vastes de *l'Ecole des Beaux-Arts*, silencieux et orienté plein sud. Belle cheminée, des nattes et des tapis. George en a parlé avec enthousiasme dans toutes les lettres de cette période.

Elle s'appelait encore Aurore Dudevant lorsqu'elle y avait emménagé à la fin d'octobre 1832. C'était une mansarde comme celle qu'elle avait occupée avec son compagnon, Jules Sandeau, quai Saint-Michel, après son arrivée à Paris, à la fin de janvier 1831.

George l'a souvent regrettée, cette mansarde bleue qui n'existe plus par suite d'une surélévation de 2 étages qui en a complètement changé l'aspect initial ; Nous avons aujourd'hui cette plaque apposée sur la façade du quai, inaugurée et « dévoilée » le 30 novembre 1979 par Georges Lubin au cours d'une émouvante cérémonie par un temps frisquet :

ICI EST LA MANSARDE BLEUE
OU GEORGE SAND VECUT DE
1832 A 1836
ELLE Y ECRIVIT LELIA

La romancière nous en a laissé une jolie description dans la 7^{ème} *Lettre d'un Voyageur* :

« *N'avons-nous pas passé de belles matinées et de beaux soirs dans ma mansarde aux rideaux bleus, atelier modeste un peu près des neiges du toit en hiver, un peu réchauffé à la manière des plombs de Venise en été. Mais qu'importe ! Quelques gravures d'après Raphaël, une natte de jonc d'Espagne pour s'étendre, de bonnes pipes, le spirituel petit chat Trozzi, des fleurs, quelques livres choisis, des vers surtout(...) n'est-ce pas assez pour un grenier d'artiste ?* »

Mais ne laissons pas plus longtemps Franz sur cet escalier derrière son ami Musset ce soir d'octobre 1834.

Trouverait-il la romancière telle qu'il l'avait imaginée à travers ses écrits ? Il faut le croire puisque cette première visite fut suivie de plusieurs autres, parfois prolongées très tard dans la nuit, au point que le même Musset avait fini par se montrer jaloux d'une relation qu'il craignait de plus en plus intime.

Si bien que George avait préféré fermer sa porte à Liszt pour ne pas précipiter une rupture définitive avec son amant.

Musset n'était d'ailleurs pas le seul, dans leur entourage, à nourrir des commérages. Ils étaient si beaux l'un et l'autre !

« Vous m'avez témoigné, lui écrivait-elle, une très douce et précieuse amitié. Je ne sais pourquoi, quelques personnes autour de moi ont pensé que cette sympathie mutuelle était un sentiment plus vif et même une liaison plus intime. D'autres ont pensé qu'il y avait eu de ma part curiosité et coquetterie. J'en appelle à vous, mon ami, et vous charge du soin de me justifier auprès de ceux que le hasard pourrait vous mettre à même d'échanger quelques mots à ce sujet. »

Et puis, il y avait Marie.

C'est deux ans auparavant, un matin de décembre 1832, dans un de ces salons du Faubourg Saint-Germain dont je parlais précédemment, que Liszt avait rencontré la comtesse Marie d'Agoult qui allait tout quitter, époux, enfants – elle avait deux filles – luxe et fortune, pour partager la bohème d'un musicien de six ans son cadet. Coup de foudre ? Sans doute.

Mais on sait que, même épris d'une autre, Franz ne savait pas résister au désir de séduire. George s'y était elle-même trompée et, avec son humour habituel, elle écrivait cette boutade :

« Je me suis figuré pendant une ou deux entrevues qu'il était amoureux de moi ou décidé à le devenir (...) lorsque je me suis clairement convaincue à la troisième visite que je m'étais sottement infatuée d'une vertu inutile et que M. Liszt ne pensait qu'à Dieu et à la sainte vierge qui ne me ressemble pas absolument ».

Sans doute, Franz n'avait-il pas encore parlé de ses amours – à ce moment secrètes – avec Marie puisque George ajoutait :

« Liszt me disait ce soir qu'il n'y avait que Dieu qui méritât d'être aimé (...). Il est vrai qu'il ajoutait qu'il n'a eu de vive passion dans sa vie que pour M. de Lamennais et que jamais un amour terrestre ne s'emparerait de lui »,

... et George soupirait, sans doute en pensant aux derniers soubresauts de sa passion avec Musset :

« Il est bien heureux, ce petit chrétien-là ! »

Quelques mois plus tard, après la rupture irrémédiable cette fois avec Musset, George avait repris contact avec Liszt et ils avaient échangé quelques billets où ils faisaient une sorte de mise au point de leurs rapports.

Elle avait parlé de « *juste milieu entre amour et amitié* » sur un ton quelque peu railleur qui avait piqué le musicien. Il lui avait alors fait cette jolie réponse :

« Je rêve encore d'une affection profonde, bien sainte, bien douce parfois, quoique constamment active. Je crois qu'il nous sera possible et presque nécessaire d'être entièrement sincères l'un pour l'autre et que nos âmes se comprennent pour longtemps. Peut-être tout cela vous paraîtra du *juste milieu* mais, certes, je ne veux ni plaisanter ni déclamer. J'ai besoin de vous revoir et de vous dire prosaïquement que je vous aime. »

Il rappelait qu'il n'avait jusqu'alors ressenti qu'une seule fois – et pour l'abbé de Lamennais – « quelque chose de semblable à cette folle et profonde sympathie. »

Peu après, George priait Franz de lui faire rencontrer le fameux abbé qui prônait la séparation de l'Eglise et de l'Etat et avait été condamné par Rome après la publication de son ouvrage *Paroles d'un Croyant* ; ouvrage qui était, selon Liszt, « une sublime prophétie » consacrant les grands dogmes de la Liberté et de l'Egalité, « Marseillaise du socialisme », dira Pierre Leroux.

Lamennais devait venir à Paris dans la 2^{ème} quinzaine d'avril 1835, appelé par les prévenus de ce qu'on appellerait *le procès monstre* : les 121 accusés des mouvements insurrectionnels du mois d'avril de l'année précédente seraient jugés en mai et défendus par les plus grands démocrates de la politique, des sciences et des arts.

Liszt s'était fait une fête de faire se rencontrer George et l'abbé, et il avait organisé chez lui, rue de Provence où il logeait avec sa mère, un dîner dont Lamennais serait l'hôte d'honneur. Autour de lui, un petit groupe de musiciens, d'écrivains et de philosophes : les poètes Henri Heine et Emile Deschamps, le saint-simonien Barrault, la cantatrice Cornélie Falcon et le chanteur Nourrit, le jeune prodige Hermann Cohen et d'autres ..., des personnalités totalement différentes mais animées d'un même idéal inspiré pour la plupart par le saint-simonisme : ce que George appelait ...

« une fusion de principes entre des hommes naguère si opposés et si divers de professions et d'intelligence. »

Quelques jours après ce dîner, Liszt invitait Lamennais à monter jusqu'au grenier de poète de George. Presque chaque soir, on se retrouvait là, occupé à refaire le monde dans la fumée du latakia. « Un hétéroclite amalgame », raillait Sainte-Beuve peut-être un peu jaloux de ne plus être le confident de George comme au temps de Musset.

La jeune romancière réalisait là le désir qu'elle avait exprimé précisément au moment où elle s'était délivrée d'un amour désespérant qui avait, disait-elle, éteint en elle « l'enthousiasme pour les grandes choses. ». Cet enthousiasme, elle l'avait senti se ranimer en elle et, dans son *Journal Intime*, elle s'était écriée :

« Loin de moi les fats. Je veux voir des artistes, Liszt, Lacroix (*c'est ainsi qu'elle nommait Delacroix*), Berlioz, Meyerbeer je ne sais qui encore. Je serai homme avec eux et on jamera (...), mais ils me justifieront. »

C'est de Liszt en tout cas qu'elle se sentirait le plus proche, non seulement pour leur communauté d'idées politiques et sociales généreuses et pour un certain mysticisme religieux, mais surtout pour leur amour commun de la musique.

George était devenue aussi ardente que Liszt à adopter la nouvelle orientation du saint-simonisme exposé par Emile Barrault, lui aussi habitué de la mansarde bleue. Elle adhérait pleinement à la thèse qui plaçait la musique au premier rang de la hiérarchie des arts. La musique pouvait, elle seule, exercer un vrai pouvoir sur le destin de l'humanité du fait de sa nature même, elle était la seule langue commune entre les hommes.

Liszt nourrissait de ces rencontres ses premiers écrits théoriques et publierait en mai 1835, dans la *Revue et Gazette Musicale*, son étude :

De la situation des artistes et de leur place dans la société.

De son côté, George Sand était déjà pleinement acquise à ces nouveaux préceptes.

Dans une de ses *Lettres d'un Voyageur* de juillet 1835 – lettre VII dédiée à Liszt – on peut observer cette évolution.

A ce moment, Franz Liszt avait quitté Paris pour Genève où Marie d'Agoult le rejoignait après avoir adressé une lettre très digne au comte, son époux, qui n'en avait guère été surpris.

Avant son départ, Franz avait voulu mener Marie à la mansarde bleue. George évoquerait cette soirée dans la même *Lettre d'un Voyageur* d'une manière joliment poétique en comparant la belle comtesse à l'une de ces fées de la mythologie persane :

« Vous souvenez-vous de cette blonde péri à la robe d'azur, aimable et bonne créature qui descendit, un soir, du ciel dans le grenier du poète et s'assit entre nous deux, comme les merveilleuses princesses qui apparaissent aux pauvres artistes dans les joyeux contes d'Offmann ? »

George Sand, en effet, avait souhaité rencontrer celle qui, par amour, se comportait comme les héroïnes de ses romans, ayant décidé de renoncer à la sécurité d'un mariage arrangé et à la considération sociale. Marie, quant à elle, s'était sentie flattée que l'auteur de *Lélia*, celle qu'elle nommait « la superbe révoltée », désirât la connaître.

Les premières lettres échangées entre les deux jeunes femmes – elles étaient nées à 18 mois d'intervalle (1^{er} juillet 1804 pour George, 10 décembre 1805 pour Marie) – sont débordantes de lyrisme, chacune admirant l'autre et chantant ses louanges.

Après Franz, Marie insistait pour que George les rejoigne à Genève où elle saurait leur « poétiser le Mont-Blanc .»

George en avait très envie, mais elle devrait longtemps retarder son départ, craignant de donner des arguments contre elle dans son procès en séparation, Dudevant s'étant pourvu en appel.

A la fin du mois d'août 1836, George quittait enfin Nohant avec ses deux « mioches » - Maurice, 13 ans et Solange, 8 ans – joyeuse comme une collégienne en vacances, après l'heureuse issue de son procès à La Châtre.

Ce fut l'équipée suisse de la famille Piffocel et des Fellows, les amis s'amusant à parler ce qu'on pourrait appeler *franglais*.

Près d'une semaine d'un périple à dos de mulet où ils avaient entraîné Adolphe Pictet, savant professeur d'Esthétique et d'Histoire des littératures modernes à l'Académie de Genève, et de plus Major d'Artillerie.

Une randonnée de Genève à la Mer de Glace, des monts du Valais à Fribourg où Liszt souhaitait s'arrêter pour essayer le grand orgue de la cathédrale réputé le plus beau du monde avec ses 4000 tuyaux.

Ce furent de grands moments lyriques, d'autres cocasses, racontés avec humour et une gaieté facétieuse par George Sand dans la X^{ème} *Lettre d'un Voyageur*.

Dans « Une course à Chamounix », Adolphe Pictet qui s'est laissé aller à des allégories fumeuses et d'ennuyeuses longueurs a dressé des portraits contrastés des deux femmes qui ne manquent pas d'intérêt.

Liszt introduirait, dans ses compositions de cette période, des éléments du folklore – ce qui n'était pas d'usage au début du siècle. Ces premiers chefs d'œuvre, rassemblés dans *L'Album d'un voyageur*, formeraient par la suite le premier volume des pièces connues aujourd'hui sous le nom des *Années de Pèlerinage*.

C'était le temps où la jeunesse romantique était avide de courir à toutes les sources de vie, et, après la Mer de Glace, les trois amis voulaient mettre leurs pas dans ceux du héros d'Obermann. Tous trois gardaient en mémoire l'ouvrage de

Sénancour qui avait situé le lieu à l'entrée de la vallée du Rhône, à Saint-Maurice, face aux montagnes.

Une commune admiration pour les mêmes œuvres et leurs auteurs nourrissait les discussions des trois amis et renforçait leurs liens.

Marie, née de Flavigny, était, on le sait, d'une grande culture grâce au milieu privilégié où elle avait vécu dès son enfance, et Liszt était certainement flatté d'avoir pour maîtresse celle qu'on appelait, en référence à l'héroïne de Madame de Staël, « la Corinne du quai Malaquais. »

Ainsi Liszt, entre cette femme remarquable qu'il aimait et la romancière qu'il admirait se prétendait ignare et intellectuellement inférieur. De là le surnom de « crétin » qu'elles lui attribuèrent malicieusement.

Quand ils furent de retour à Genève, le 15 septembre 1836, les liens d'affection n'avaient fait que se resserrer entre eux.

Et si Liszt dédia son rondo fantastique à George Sand, c'est bien parce qu'il avait vu dans *Le Contrebandier* - la transcription qu'elle en avait faite - la manifestation d'une union musico-littéraire, un exemple de cette correspondance entre les arts qu'ils prênaient l'un et l'autre.

Il est à remarquer qu'au cours d'une liaison de presque 9 années, Frédéric Chopin et George Sand ne connurent jamais une telle connivence, et on cherchera en vain une œuvre dédiée à George par le musicien. *La Mare au Diable* est le seul ouvrage de la romancière qui portera une dédicace à Chopin, et seulement dans la première édition.

Mais je m'aperçois que j'ai donné jusqu'à présent une image quelque peu faussée de mes personnages :

Il faut préciser tout d'abord qu'il s'agit d'un trio d'amis en pleine jeunesse (Liszt a 25 ans, Marie 31 et George 32) et qu'ils ne passaient pas leur temps à philosopher. George Sand, on le sait, appréciait les plaisanteries, voire les farces et savait garder un certain humour même au plus fort de ses tourments amoureux ou de ses accès de spleen. Elle avait toujours eu cette étonnante faculté de rebondir qui désarmait certains de ses intimes et agace encore certains de ses biographes (dans ses mémoires Marie d'Agoult note que ses « gamineries » l'avaient souvent déroutée).

Les romantiques ne passaient pas leur temps à se lamenter sur leurs amours refroidies ou sur les ailes brisées de la révolution. Le Musset désespéré des *Nuits*, l'enfant blessé du siècle était aussi *le gamin Alfred* qui exécutait des caricatures et aimait se déguiser en soubrette pour recevoir les amis de la mansarde. Tout comme Chopin qui faisait se tordre de rire les belles dames des salons en imitant les contorsions d'un pianiste à la mode ou les mimiques d'une vieille anglaise et qui se plaisait à citer Mozart prétendant que les gens qui ne rient jamais ne sont pas des gens sérieux.

Piffoël et les Fellows étaient aussi ces collégiens en vacances qui s'étaient amusés à intriguer le patron de leur hôtel à Genève par leurs excentricités ... Liszt écrivant sur le registre :

... musicien philosophe, né au Parnasse,
venant du doute, allant à la vérité ...

Dans la correspondance de George Sand, nombreuses sont les descriptions de canulars dont certains visiteurs firent les frais à Nohant et, dans la Xème *Lettre d'un Voyageur*, au milieu d'une scène très poétique, elle raconte la façon dont ils avaient, lors de leur visite à la cathédrale de Fribourg, abusé de la crédulité du magistrat de la ville qui les guidait.

Apparemment, aucun nuage n'avait troublé la bonne entente du trio et les deux femmes riaient ensemble, de bon cœur semble-t-il, lorsqu'un journal reçu de Paris donnait les dernières nouvelles de la fugue en Suisse du couple George Sand et Franz Liszt. Car, même éloignée de la France, la romancière continuait d'alimenter les ragots et lorsque, devançant ses amis, elle fut de retour au début d'octobre, elle put lire, dans le *Journal de Débats* sous la plume du très sérieux critique Jules Janin, cette information :

« George Sand nous arrive ! Prêtez l'oreille : il revient des montagnes avec Liszt, son compagnon ! Ils arrivent - bras dessus – bras dessous, le musicien et le poète. »

Deux jours après son retour à Paris, le 18 octobre, Marie écrivait à George, à Nohant, et la pressait de venir les rejoindre.

La romancière n'y avait plus de pied-à-terre, ayant abandonné la *mansarde bleue* quelque temps avant son départ pour la Suisse. Moins d'une semaine plus tard, George occupait une chambre de l'entresol de l'Hôtel de France, rue Neuve-Lafitte. Elle y demeurerait 2 mois :

« *C'est chez elle ou par elle que je fis connaissance avec Eugène Sue, Chopin, Mickiewicz, Nourrit, Victor Schoelcher, etc ... Mes amis devinrent aussi les siens. Elle connaissait de son côté M. Lamennais, Pierre Leroux, Henri Heine, etc ... (...).* On faisait là d'admirable musique ... »

L'admirable musique, c'était bien évidemment le piano de Liszt, mais aussi celui de Frédéric Chopin. Ils jouaient parfois à quatre mains et c'est là que George Sand rencontra le génial polonais.

A ce propos, il faut ici en finir avec cette légende qui fait se rencontrer Liszt et Chopin à Nohant : tout vient d'un article de Charles Rollinat, un frère de François, où il prétendait avoir assisté à une sorte de duel au piano entre Liszt et Chopin, chez George Sand à Nohant. L'article parut dans *Le Temps* en 1874, c'est-à-dire 40 ans après les faits supposés, et tomba sous les yeux de Lina, l'épouse de Maurice, qui en parla à sa belle-mère, s'étonnant qu'elle permît la publication de telles absurdités. George lui répondit : « Ah ! ma chérie, peu importe. Et lui avait tant besoin d'argent ! »

Mais, revenons à cet hiver de 1837. Liszt, retenu par des concerts, ne pouvait, pour l'instant, accompagner à Nohant Marie qui avait cependant accepté l'invitation avec enthousiasme :

« 31 janvier 1837 – je veux voir Nohant ; je veux vivre de votre vie, me faire l'ami de vos chiens, la bienfaitrice de vos poules, manger de vos perdrix et raviver ma pauvre machine amaigrie et ébranlée à l'air que vous respirez (*elle disait dans une précédente lettre qu'elle avait failli mourir, sans autre précision ; ajoutons que Marie sera toujours hantée par la mort, à huit ans, de Louise, sa fille aînée, un drame qu'elle avait vécu comme une punition divine*). Sans vous en douter et sans que je m'en doute moi-même, vous avez guéri mon esprit d'une langueur que je croyais incurable. Vous en ferez autant de mon corps et alors je vous devrai ce que personne peut-être n'eût jamais pu me donner, la faculté de jouir de mon bonheur. Mon pauvre fellow a été grippé le jour même où je commençais à être en état de le soigner. Il est mieux quoique toussant encore. Dans trois semaines, il viendra nous rejoindre. »

George, dès lors, s'était affairée. De peur que « sa belle compagne ne se croie dans un champ de cosaques », jamais elle n'avait eu un tel souci de la propreté et du confort. Mille inconvénients dont elle ne s'était jamais aperçue lui étaient devenus insupportables. Elle avait fait faire dans sa chambre des rideaux dont elle s'était toujours passée et avait harcelé les ouvriers pour qu'il n'y ait pas un souffle d'air sous les portes. Le garde-manger était rempli de gibier, la remise bourrée de bois sec et, pour distraire sa belle Arabella, George était prête à inviter tous les amis.

Mais Marie désirait seulement la présence de Franz qui ne pourrait disposer que d'une petite semaine entre deux concerts. Il fallait qu'il s'impose à Paris face à Thalberg. La princesse Cristina Belgiojoso avait organisé un duel pianistique (celui-ci eut bien lieu) entre les deux rivaux. C'est à cette occasion qu'on prête à la belle Cristina un trait d'esprit qui fit le tour de Paris ; il s'agissait de choisir le meilleur des deux musiciens :

« Thalberg est le premier pianiste du monde.
Liszt est le seul. »

Entre le 8 mai et le 24 juillet 1837, Franz et Marie passeraient presque 3 mois ensemble chez George Sand à Nohant. George avait fait venir un piano de chez Erard – le fournisseur habituel de Liszt – et, à son réveil, elle attendait que montent de la chambre juste au-dessous de la sienne les premiers arpèges qui viendraient, disait-elle, « poétiser ses peines. »

« Je sens trop vivement votre musique, lui avait-elle écrit naguère, pour n'en avoir pas entendu de pareille avec vous, quelque part, avant votre naissance. Il paraît que vous vous en souvenez bien, puisque vous avez conservé les mélodies des anges, moi je n'en ai qu'un vague souvenir qui me saisit et me frappe au cœur quand je vous entends. »

Des textes très poétiques nous ont été laissés aussi bien par Liszt que par George Sand sur certains moments de cette période.

Et ici, je pense à cette évocation idyllique d'une soirée d'été sur la terrasse où, ... pendant que Franz jouait des lieder de Schubert, Marie, telle une apparition féerique, sa chevelure blonde rayonnante, comme une auréole d'or sous le voile blanc qui flottait autour d'elle, tour à tour avançait et disparaissait à la lueur des flambeaux, avec une grâce telle qu'on eût dit que les sons sortaient d'elle comme d'une lyre vivante.

Ce texte, résumé ici, souvent cité, daté du 12 juin 1837 dans les *Entretiens Journaliers* du docteur Piffocel, peut être mis en regard de celui de Liszt, certes moins poétique mais plus révélateur :

Il se souvient de cette même soirée dans une de ses *Lettres d'un Bachelier es musique*, il se souvient de la lueur des flambeaux dans la nuit, de la brise à peine sentie, du silence lorsque ses mains étaient retombées après les dernières phrases tragiques du *Roi des Aulnes*. Il se souvient de l'apparition féerique s'approchant de ses deux amis pour leur dire « d'un doux ton grondeur » - ce sont là les termes de Franz :

« Vous voilà encore rêvant, artistes incorrigibles ; ne savez-vous donc pas que l'heure du travail a sonné ? »

Et Liszt poursuit :

« Nous obéissions à sa parole comme à celle d'un ange de paix et de lumière. Sans y songer, George avait commencé un beau livre, et moi, j'allais, pour la cinquième fois, rouvrir mes partitions. »

George Sand écrivait alors *Les Maîtres Mosaïstes* » et, dans sa préface, elle notera quinze ans plus tard :

« Je ne sais pourquoi j'ai écrit peu de livres avec autant de plaisir que celui-là. C'était à la campagne, par un été aussi chaud que le climat de l'Italie que je venais de quitter. Jamais je n'ai vu autant de fleurs et d'oiseaux dans mon jardin. Liszt jouait du piano au rez-de-chaussée et les rossignols enivrés de musique et de soleil s'égosillaient avec rage sur les lilas environnants. »

Le « doux accent grondeur » de Marie rappelant au travail les deux complices cachait-il un dépit non avoué de les sentir à ce point en accord ?

Dans son journal édité beaucoup plus tard, on découvre ces réflexions sur George assez révélatrices :

« J'ai reconnu comme il avait été puéril à moi de croire (et cette pensée m'avait souvent abreuvée de tristesse), qu'elle seule eût pu donner à la vie de Franz toute son extension, que j'avais été une malheureuse entrave entre deux destinées faites pour se confondre et se compléter l'une par l'autre. »

Cette pensée était-elle aussi puérile que Marie le prétendait alors ? Avec le recul on peut déceler certains indices menaçant la perfection des relations entre les deux femmes.

Balzac, à Nohant pour quelques jours l'année suivante, a certainement puisé dans les propos de celle qu'il appelait « la châtelaine de Nohant » ou sa « chère reine des Piffoël », le sujet de son roman *Béatrix*, plutôt féroce pour Marie d'Agoult.

Il s'était d'ailleurs, paraît-il, vanté auprès d'un ami rencontré un soir au foyer de l'Opéra, d'avoir « brouillé les deux femelles. »

Sous le titre *C'était trop beau*, quelques pages sont consacrées dans mon ouvrage à ce roman de Balzac ainsi qu'au dénouement lamentable d'une relation impossible entre deux femmes moins exceptionnelles qu'elles se l'étaient imaginé l'une et l'autre.

« Reposez-vous de tout cela, ma pauvre Marie, oubliez-moi comme un cauchemar que vous avez eu et dont vous vous êtes enfin débarrassée », écrira George dans une longue lettre de novembre 1839, juste avant une ultime explication.

Cette dernière aurait lieu, chez elle, au 16 de la rue Pigalle où elle louerait, à son retour de Majorque, deux pavillons sur cour.

Franz Liszt serait le seul du trio à ne pas régler publiquement ses comptes et à ne pas trahir l'ancienne amitié des Piffoël et des fellows.

On sait de quelle émouvante façon il a évoqué Chopin deux ans après sa mort (octobre 1849), dans un célèbre ouvrage où il rend hommage « à Madame Sand et à son génie ardent. »

En juin 1861, alors que la rupture entre Franz et Marie datait de presque vingt ans, Liszt répondit d'une façon très nette à son ancienne maîtresse qui désirait savoir s'il était resté ami avec George :

« Votre brouille a mis un peu de refroidissement dans mes relations avec elle, car, quoique, au fond, je vous donnasse tort, je n'en avais pas moins pris fait et cause pour vous. »

Un jour, Franz avait dit à Marie :

« Vous n'êtes pas la femme qu'il me faut, vous êtes celle que je veux. »

Peut-être vous demanderez-vous s'il n'avait pas pensé parfois que George était cette femme qu'il lui fallait ... et qu'il n'avait pas voulue.